

LA MAISON ZHM

MARIE FABRE

—

LA MAISON ZHM

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-28303-599-3

Je vivais dans un appartement au quatrième étage d'une ville dont j'épiais de biais les bâtiments, du balcon. Je me sentais bien dans mon cube, un immeuble dont la cage d'escalier grise aux grandes vitres courbées faisait penser à un paquebot dont j'empruntais les couloirs, chaque soir, pour rentrer. J'avais échoué là de manière classique, en choisissant un appartement après une rupture dans une fin de jeunesse où tout me semblait provisoire, et j'y étais maintenant installée depuis des années. Ma vie avait tous les avantages et un seul inconvénient, ma bouillotte était percée et j'avais froid la nuit. Je me réveillais pour constater que la peau grumelait à l'arrière de mes cuisses, la chair de poule se propageait et moi, je ne pouvais que ser-
rer un peu plus mes genoux contre mon torse.

À part cet angle mort, j'étais parée d'un travail intellectuel, très digne, selon les jours morne ou passionnel. J'oscillais dans un triangle assez petit, dans une ville assez grande. Le travail, la barque de mon lit et l'îlot de mon bar, trois lieux auxquels s'ajoutait maintenant l'Ehpad de périphérie où on avait placé ma grand-mère après un premier séjour à l'hôpital.

Sa chute avait été spectaculaire. Bien plus spectaculaire encore depuis le passage à l'hôpital. C'est à cette occasion que j'avais d'abord décidé d'aller la voir. Je grimpai dans le train qui me ramenait dans ma ville d'origine en ayant en tête les mots de sa dernière lettre, écrite plus d'un an auparavant. La lettre commençait ainsi :

Dans tout ce noir qui me baigne,

Ce bout de phrase d'une lettre laissée sans réponse tournait désormais comme un ver dans ma tête. Je regardais le paysage défiler en pensant à ma frêle grand-mère en son salon, écrivant cette ligne, et l'obscurité comme une substance liquide coulant de ses doigts, une

fumée remplissant ses orbites. C'était l'hiver, les arbres étaient brumeux, mais la lumière était blanche. À l'hôpital, ce jour-là, ce serait tout de suite autre chose que cette mélancolie, quelque chose dans le noir, et au-delà.

Venue pour la première fois rendre visite à ma grand-mère, j'avançai vers la lourde porte au bout du couloir blanc. Le lieu était désert. Le fronton indiquait ZHM.

Des bruits me parvenaient dont je ne compris pas tout de suite l'origine, puis, pas après pas, j'entendis qu'on frappait à la porte, de l'autre côté. Les coups se faisaient de plus en plus forts à mesure que j'approchais, si nombreux et précipités que je ralentis devant leur violence. Une foule invisible est là, à quelques centimètres, vibrante et chuchotante. Je crois qu'elle se presse derrière les battants. Je m'immobilise au son des voix que j'entends distinctement gémir, appeler, jusqu'à ce qu'une phrase, simple, se détache, reprise et répétée par une multitude. « On nous a oubliés. » La rumeur monte, les

coups redoublent au point que je me demande s'ils sentent ma présence, si quelque part derrière cette porte mes pas résonnent comme ceux d'un geôlier.

Je me retourne, cherchant la silhouette rassurante d'une infirmière, de quelqu'un, mais je suis complètement seule devant l'entrée. Tout est normal, silencieux. Plantée debout, j'entends les coups retentir face à moi, dans cet espace dérobé où je dois maintenant entrer. Mais je n'entre pas.

Je découvre un moniteur placé en hauteur, à droite de la porte. Une caméra de surveillance en noir et blanc me montre les silhouettes de deux êtres décharnés qui tapent, de toute leur énergie, contre les battants fermés. Ils parlent entre eux, d'un air de panique et de révolte. « Ce n'est pas possible, ils vont revenir, hé ! Venez ! On nous a oubliés ! Nous sommes enfermés ! » Ils se tiennent l'un à l'autre, lancent des coups de pied. Dans le couloir désert, tous les voyants rouges de l'esprit s'allument. On m'a appris ailleurs ces silhouettes, ces cris de désespoir. Alors que je dois entrer, alors que je reste immobile, la minuscule émeute fait trembler les battants.

Et les situations commencent à glisser, l'une dans l'autre.

Je frissonne en reconnaissant tout à coup ma grand-mère dans l'une de ces ombres frêles, sur l'image trouble du moniteur. Elle tape de ses petits bras énergiques, indignée, s'adressant à un homme que je ne connais pas. Puis je la vois se pencher sur cet homme et chuchoter comme une conspiratrice, excitée, dans un air de ligue et de confiance. Les deux prisonniers s'éloignent. Je reste un instant pétrifiée.

La lourde porte s'ouvre après que j'ai appuyé sur un bouton, puis se referme derrière moi.

Derrière la porte, ma grand-mère a disparu. Je pars à sa recherche. Un vieillard vient à ma rencontre, me demande d'un air cordial pourquoi on l'a enfermé ici. Il y a dans ses yeux un égarement d'agneau. Comment je suis arrivé là ? Il s'appuie à mon bras – ses jambes s'affaissent sous ses pas. Madame ? Sa voix monte. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Son ignorance et ma stupeur tombent

sans cesse l'une dans l'autre. Je serre fort sa main et de l'autre m'appuie au mur.

Je retrouve ma grand-mère dans une chambre vide qui n'est pas la sienne. Je la reconnais de dos. Le front contre une fenêtre, elle tape faiblement à la vitre, cherchant à attirer l'attention d'une famille qui se promène, avec une poussette, dehors, le long de la pelouse. Ses petits doigts tapotent, hé ! hé ! venez... on nous a oubliés ! venez nous ouvrir ! on est enfermés... Dehors, les enfants courent derrière leurs parents. Moi, je m'avance doucement dans son dos. Alors que je me penche vers elle, son profil me dévoile un œil de condamnée.

Je pose une main sur son épaule. Quand elle me voit, son regard se remplit d'une gratitude et d'un soulagement sans bornes. Je vais lui sauver la vie. Je suis venue la sortir d'ici.

Au sortir de cette première visite à l'hôpital, je n'étais déjà plus la même : j'avais découvert un dedans dont j'étais le dehors. Ma grand-mère non plus ne serait plus la même : premier arrachement, ce séjour que nous croyions initialement temporaire devait la faire basculer dans autre chose, une série de déracinements successifs dont la prochaine étape était l'Ehpad. La vie de l'Ehpad que ma grand-mère avait intégré semblait plus douce, plus réglée, moins précaire en tout cas que celle de l'hôpital, puisqu'il était clair que nous avions ici affaire à une « ultime demeure ». J'avais décidé d'aller la voir le plus souvent possible, le week-end, par ce train où je m'asseyais en attendant qu'apparaissent les montagnes, ses montagnes, comme elle aimait à les appeler, ces montagnes tour à

tour opprimantes et enveloppantes, telles que je les voyais.

Dans tout ce noir qui me baigne,

pensais-je en regardant par la vitre le train s'enfoncer dans le bleu et le gris des grosses ombres statiques. Faut-il être lugubre pour aimer un tel paysage ? Pourtant c'était un sourd réconfort que je ressentais chaque fois que nous quittions la morne plaine, et puis quelque chose comme un souffle ascendant, une vague excitation, à la vue de la roche. Depuis la gare, je prenais un tram qui traversait la ville jusqu'à la périphérie. C'était l'hiver, je croisais des étudiants en route vers le campus sous leurs bonnets à pompon. Me voilà de retour chez les anoraks, pensais-je avec un mélange de snobisme et de soulagement.

« Je mène une vie de chatifon », dit ma grand-mère.

Il me semble qu'elle ne pourrait pas parler plus clairement, alors que je l'accompagne dans la salle commune de l'Ehpad, où je la retrouve ce jour-là les épaules plus voûtées qu'à l'accoutumée, apparemment lucide et visiblement désœuvrée. Elle qui a toujours puisé son courage dans l'énergie qu'elle déployait porte sur sa nouvelle vie un regard désenchanté, désapprobateur plus encore que désarticulé. Ma grand-mère est un misérable patachon qui se traîne toute la journée avant de veiller sans répit dans la noce de la folie, prise dans un devenir-chiffon, un devenir-torchon dont l'envers est la démence, la surexcitation.

Chatifon, ma grand-mère me mène dans la salle commune où apparaît devant mes yeux la petite société ZHM. Je m'installe à la grande table où se tiennent plusieurs pensionnaires, autour desquels s'affairent, comme dans un ballet, trois aides-soignantes. D'autres malades sont assis dans la pièce, certains ont de la visite, et d'autres encore déambulent, comme des balais menés par une très vieille main hésitante.

Devant moi un homme est là qui donne le goûter à sa femme. Lui-même est avancé

dans la vieillesse, visiblement mal en point, et sa femme ne prononce plus un mot. Leurs grosses mains de paysans reposent sur leurs genoux la plupart du temps, et j'essaie d'admirer discrètement ce qui les unit – cette peau, cette pose, une qualité de présence commune et intègre, une qualité de silence qui rendrait presque impossible de savoir lequel des deux est malade. À ma droite une femme réclame à hauts cris, sans cesser une seule seconde, que quelqu'un vienne lui tenir la main, lui parler, la nourrir, la réchauffer, pendant qu'une autre au grand visage ouvert m'accueille en souriant bonjour, bienvenue, avec une joie vierge et tranquille, et en effet j'entrais, moi l'inconnue, dans sa maison.

Astres plus ou moins déclinants, plus ou moins éteints, autour de la table, certains portant la cuiller à leur bouche avec une lenteur gravitationnelle, la main suspendue comme un satellite, d'autres bouillonnant d'une force tellurique dans leur corps tremblant. Et plus je m'installais dans cet univers fragile, plus je voyais la brillance de certains, leur magnétisme.

« Madame. »

Une main se tend dans la salle commune.

« Madame Madame Madame Madame. »

Cette main se tend vers moi, vivante, presque dansante. Elle m'appelle, et comme je viens vers elle, saisit mon poignet.

« Madame, je veux de l'eau. »

Au moment où je m'apprête à partir chercher le verre d'eau, elle me serre de plus belle, et une deuxième main se referme sur mon avant-bras.

« Madame Madame Madame Madame Madame Madame Madame Madame Madame Madame. »

Je tente doucement de me dégager.

« Madame, est-ce que vous m'aimez ? Je vous aime. Est-ce que vous m'aimez ? »

Deux yeux me transpercent d'une absolue volonté.

Ainsi continua mon séjour, par un autre foudroiement. ZHM rase le temps au sol, tous les temps, balaie aussi peu à peu les idées, les

idéologies, la structure sociale, mais conserve le noyau indéfectible de la personne – elle l'exalte, même, tant et si bien que certains des pensionnaires avaient ce qu'on pourrait appeler une « putain de personnalité ». Cependant, leur singularité même était impersonnelle : pour ainsi dire, elle ne les regardait pas.

Alors je m'installais dans la salle commune et, de plus en plus souvent, je restais là à les regarder, moi qui n'avais plus grand-chose d'une petite-fille en visite à sa grand-mère. Déjà, sans que je m'en rende compte immédiatement, la croûte se craquelait : peu à peu il n'y aurait plus de petite-fille, plus de grand-mère. Pour l'instant, je comprenais simplement que ces visites plaçaient très loin, dans une autre réalité ou un autre temps de l'histoire, celles que je faisais enfant à mon arrière-grand-tante, traînée par ma mère, avec ces mamies qui me pinçaient les joues et jouaient au loto dans la cour d'une maison de retraite qui me faisait penser à la cour de l'école. Elles roucoulaient en nous voyant arriver, mon cousin et moi, et dans leurs yeux s'allumait comme une lueur gourmande qui faisait frissonner ma chair fraîche. Une fois gavés

de bonbons, nous passions, avec le couz, notre après-midi à bâiller d'ennui à côté de la femme au regard vide que nous avons toujours connue sous cette forme. Mais ces mamies semblaient avoir été mises là pour une très longue récré, et encore aujourd'hui je pouvais me fier à cette impression. ZHM créait autre chose, une autre institution, pour laquelle je n'avais pas encore d'image ou de nom. Ma grand-mère aussi, pourtant, accueillait ses visites avec délectation.

J'embrasse ma grand-mère, qui a été ravie dès qu'elle m'a vue dans une sorte de royaume amoureux. Elle prend ma main, la pose contre sa joue avec un doux transport, me regarde avec une joie qui est à peine de ce monde. Ses gros yeux translucides roulent dans leurs orbites, elle glousse de contentement, ses lèvres claquent de baisers. Je ne peux pas nommer autrement que paradis l'endroit dont elle tente de m'ouvrir la porte. Il y a de la séduction dans les formes nues de sa joie, son regard terriblement confiant m'entraîne dans un chavirement

ambigu. Elle m'attire peu à peu dans son monde de sentimentalité pure, où il me semble entendre résonner les mots d'un autre temps, d'un rêve ancien d'être ensemble, chérir, languir, plus anciens encore peut-être. Ma grand-mère me charme à la manière d'un bébé, sa tête ridée dodeline pour fêter ma présence, m'offrir silencieusement ce que toute sa vie elle a exprimé par les mots de chérir, languir, un espoir désormais vécu au présent. Je me laisse captiver par son babil, je la caresse, trébuche un instant dans son extase. Elle m'offre la possibilité inhumaine, insupportable, de remonter un temps de la conscience, de pénétrer de nouveau la dimension bannie de l'inséparable. Je m'arrache à grand-peine à son royaume pour aller lui chercher une compote.

Quand je reviens, elle est cependant parvenue à ses fins. Au fond de son monde sans parole, elle a attiré quelqu'un. Ma mère et ma grand-mère sont assises face à face, je vois leur profil se détacher, leurs deux petits visages triangulaires et enfantins dessinés par la frange, comme dans un miroir morbide. Leurs regards solidement amarrés l'un à l'autre, attachées à la

même ancre, elles sombrent ensemble dans ce monde sous-marin qu'on ne peut pas appeler du nom d'amour. Ma mère caresse les cheveux de ma grand-mère, qui la regarde avec une adoration déchirante. Elle a accepté l'étreinte muette de son regard, et la voici prise dans les boucles du déchirement et de la tendresse. De la tendresse plus grande du fait du déchirement, du déchirement plus grand du fait de la tendresse. Et pendant qu'elle lui donne sa compote à la cuiller, que ma grand-mère avale sans quitter sa fille des yeux, je me dis que c'est encore là une blague du temps jouée par ZHM : la boucle bouclée de la vie, de la mort, de l'enfantement et de la maternité, du besoin et de la contrainte, de la souffrance et de l'amour.

Pourtant j'ai dit : qu'on ne peut pas appeler du nom d'amour : amour est latitude, amour est le lieu d'une respiration. Sans doute. Mais ce n'est pas là le langage parlé par les pensionnaires de ZHM, qui, rendus à une solitude prénatale, n'ont de répit que dans le lien. Quiconque ayant fréquenté ces maisons sait qu'il y a un assaut des malades : qui te

touchent, te saisissent, te parlent, t'appellent et te supplient jusqu'au cri, parfois jusqu'à la violence. Leurs sollicitations articulées, muettes ou incompréhensibles font partie de l'expérience de qui pousse la porte, attiré dans une familiarité insoupçonnée avec ces vieux inconnus. ZHM énonce un besoin qui dépasse la survie primaire, dont les pensionnaires n'ont peu à peu plus aucune notion, sans bien sûr parler des convenances sociales : ils parlent d'un premier besoin du corps et de l'esprit, celui de pouvoir toucher quelqu'un à l'intérieur de leur monde, et d'être touché et compris par lui.

Aucune personne humaine ne t'est inconnue à ce stade.

En traversant le couloir ZHM pour arriver jusqu'à la salle commune, je croise toujours au moins un pensionnaire en errance. Poignée de main.

« Bonjour.

– Bonjour.

– Vous avez bu les fourbis dans la garnage ?

- Oui.
- Bonjour.
- Bonjour. »

Poignée de main. Saluer son prochain : et voilà la personne. Toucher quelqu'un à l'intérieur de son monde, donc, et être touché par lui.

Mais leur monde s'effrite et disparaît à chaque instant. Ou alors il est situé dans une zone intouchable, qui se déplace constamment. Sans monde, pas de lien. Sans lien, pas de monde. Et pas de langage au-delà du monde.

« *Tasukete.* » Cela me fait penser à une histoire de fantômes. Dans les plus beaux films de fantômes, les films de Kiyoshi Kurosawa, par exemple, la chose la plus terrifiante n'est pas la mort, l'existence d'un au-delà, le fait qu'il y ait des fantômes, quelle que soit la forme qu'ils prennent. Ce qui est véritablement terrifiant, c'est que le fantôme est seul, seul et perdu dans la mort, privé de monde. Il y a la perspective que ce soit cela, la mort, une

éternité d'égarement et de solitude, dans une âme errante, dans un corps qui n'est plus un corps. Le fantôme habite un infini incommunicable, à vrai dire il n'habite rien d'habitable à proprement parler. Et de ce fait les fantômes veulent quelque chose, ils ont faim. Ils cherchent à établir un lien. À être intégrés dans un monde.

C'est aussi la raison pour laquelle les fantômes non plus ne peuvent pas faire société (je me rappelle en effet que, petite, je me demandais souvent pourquoi ils ne pouvaient pas simplement être amis *entre eux* !). La preuve que l'au-delà n'est pas un monde. Ces pensionnaires, de la même manière, ne deviennent pas des amis.

Le soir, je rentre chez moi. Je jette mes clés sur la table, ouvre mon frigo et mon ordinateur, mange une tartine, me mets pour la énième fois à regarder *Kairo*.

« *Tasukete* », chuchote le fantôme.

L'ectoplasme s'efface, grésille. Il sort à peine de l'ombre et court droit devant lui, droit devant nous, avec une lenteur effroyable. Une infime distorsion de sa jambe, inexplicable, lui fait perdre l'équilibre. Puis il se reprend, recommence. Encore et encore.

« *Tasukete* », chuchote le fantôme alors que son visage se tend pour apparaître, alors qu'il s'apprête à disparaître. À l'aide.

Et ma grand-mère tapote contre la vitre.

Les arbres filaient par la vitre du train, je regardais le temps s'arrêter dans l'espace englouti par la vitesse. J'avais toujours aimé ce petit prodige et remplissais mes yeux de taches vertes. Je me lavais de ma vie avant d'arriver dans cet endroit de vieillesse et de virginité, et quand je mettais pied dans la gare où à tout âge j'avais transité, je la voyais à nouveaux frais. Il y avait cette ligne parallèle à celle de mon quotidien, dont je m'apercevais avec stupeur, à l'âge adulte, qu'elle n'avait jamais cessé d'exister.

Dans la salle commune, les jours se répétaient. Si je ne venais pas pendant une semaine, je retrouvais ce monde tel que je l'avais laissé : la femme au grand visage ouvert m'accueillait avec la même joie tranquille, m'ouvrant les bras comme si elle me voyait pour la première

fois, j'entendais dans la salle les échos d'un « Madame », cette pensionnaire affamée d'un contact qui tentait encore une fois le piège du verre d'eau, j'apercevais du coin de l'œil les deux vieux paysans assis, les mains sur leurs genoux, comme un monolithe percé des quatre meurtrières de leurs yeux, et d'autres encore, visages d'agneaux, visages de cendre. Si j'arrivais avant l'heure du goûter, je les trouvais en arc de cercle autour de la télé à regarder sur l'écran des animateurs aux cheveux suaves en train d'agiter leur bouche. Je n'ai jamais compris un traître mot de ce qu'ils disaient pendant que le corps des pensionnaires s'éteignait dans la lumière bleue et jaune dégagée par le poste ; ces derniers ressemblaient à des tuberculeux au sanatorium, yeux mi-clos, en léthargie sous les rayons. On ne savait plus de quel côté de l'écran était la mort.

Je pensais aux écrans allumés des hôpitaux, des maisons de retraite, des institutions psychiatriques, à ces cheveux luisants semblables à des perruques qui renvoient leur lumière sur les cheveux collés des vieillards, les cheveux gras des malades. Je regardais les bouches roses

remuer, les bras des présentateurs s'articuler et je me demandais si ces gens savaient devant qui et pourquoi ils parlaient.

Je repartais vers la gare, mais la gare du départ n'était jamais celle de l'arrivée : je la voyais à peine, projetée vers un inévitable lundi matin ou plongée dans les ruminations du jour.

De retour chez moi, je fumais une cigarette à la fenêtre. Au quatrième étage de l'immeuble d'en face, une télévision était toujours allumée, tache bleue dans la nuit comme dans le jour. Dans les années où j'avais vécu là, je m'étais toujours dit qu'un jour ou l'autre je verrais quelqu'un apparaître, et pourtant personne n'était jamais apparu devant la fenêtre, seule cette tache bleue me confirmait que l'habitant du quatrième était toujours là, vivant dans mon temps sans le savoir. J'écrasais ma cigarette et rentrais me mettre devant l'ordinateur. Il m'arrivait de penser aux voisins qui, sans doute, me voyaient vivre comme je les voyais : la femme devant l'ordinateur, la femme sur le canapé vert, à la place des yeux une paire de lunettes dont les verres reflétaient sans cesse la

lumière de l'ordinateur, deux éclats blancs où disparaissait un visage.

Sur le tard, j'abordai à l'îlot de mon bar. J'y trouvai les têtes quotidiennes, et cet habitué qui tous les jours ruminait sombre derrière son ordi ; enlisé dans les exigences de l'académie. Ses joues noircissaient avec les jours.

« Qu'est-ce qu'on boit ce soir ?

– Peu importe, un p'tit galo pour dire. »

Une barbe noire roussie, des yeux ronds, une tête penchée pensive dans un bomber deux tailles trop grand. Un ourson. Aujourd'hui l'habitué revenait d'une énième manifestation, et me la racontait par le menu. De la pointe de sa Doc Martens, sans la quitter des yeux, il traçait de petits ronds délicats sur le bitume. On en était à ce point de désespoir.

« À peine si on est partis. Au bout d'une heure, on était faits comme des rats. Pleuvait du gaz. Quelques slogans de courtoisie, juste pour la forme. Basta. »

Je lui racontai ma journée à l'Ehpad, la dame à l'eau, le pavillon fermé et ma mamie électrique.

« C'est un autre monde, tu ne t'imagines pas. Toute une petite société complètement jetée, les formes de folie qui s'organisent ou pas. C'est la quatrième dimension, là-dedans... »

Évidemment, je n'arrivais pas à m'expliquer. L'ami fixait ses Doc d'un air rageur. Le temps passait. Je m'enfonçais dans de fumeuses explications :

« Parce que le temps, tu vois, ce n'est pas le temps ! Une fois que tu es là, je crois que tu peux en avoir la preuve ! Je regarde cette vieille, je vois un enfant, et alors c'est qu'il a toujours été là ! Il n'est jamais parti, l'enfant, tu comprends ? »

Mon habitué continuait à faire des ronds de jambes en acquiesçant du bout des lèvres. Le temps passait. Nous fûmes un instant distraits par un étudiant-zombie sans doute venu des quais. Il marchait, l'air affable, un pied sur le trottoir et un pied dans le caniveau. Un peu de bave luisait aux encoignures de ses lèvres.

Toutes les fenêtres étaient allumées, mais plus personne à la maison.

« Y a plus qu'à partir d'ici, disait l'ami, aller donner un coup de main là où ça vaut la peine. Y a plus d'enjeu, là, il ne se passera rien.

– Mais non, on a de quoi faire, lui disais-je ! Regarde-moi un peu ça ! »

J'observais l'étudiant-zombie s'éloigner dans sa marche futile, toujours très affable, très concentré, la bouche légèrement ouverte et la mâchoire légèrement désaxée.

« Non, vraiment, disait l'ourson, les yeux dans le vide. C'est mort... »

Je le laissai à sa rêverie mélancolique. Quelques mètres plus loin, on entendit un cri. Le jeune bourracho était tombé sur un poteau. Je regardais mon huitième galo. L'ourson regardait ses Doc, les yeux ronds. Au loin, un nouveau groupe d'étudiants-zombies commençait à refluer du fleuve. Je fus soudain prise d'un frisson de pitié universelle.

« Mais qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire pour tous ces étudiants d'école de commerce ? »

De retour chez moi, je traverse le couloir gris aux vitres en forme de paquebot, la clé tourne deux fois et je sursaute quand la porte se referme. Pas de verrous dans la maison ZHM, juste des codes dont aucun des pensionnaires ne peut se souvenir, comme une clé jetée au cœur de leur oubli. Ce détail m'avait fait l'effet d'une sorte de torture potentielle pour ceux qui se considéraient prisonniers. Alors que je passais sans but d'une pièce à l'autre de mon deux-pièces, les images des vieux pensionnaires défilaient derrière mes yeux.

J'allonge sur le lit une couverture supplémentaire et frissonne quand mes jambes glissent sous les draps. L'estomac est lourd. Ma vieille main se tend vers la lampe de chevet comme une plante vers la fenêtre, cherchant la lumière dorée. Elle trouve le carnet et le stylo par terre, et écrit :

*Petite mamie,
ta fin sera cette chute dans un
ultime recommencement
dont tu oublies que tu l'attends*

Puis, les yeux ouverts dans l'obscurité grésillante, c'est moi qui attends. Que les draps se réchauffent, que les cuisses cessent de grmeler, et aussi d'autres choses qui n'arriveront pas : à cette heure du coucher, depuis quelques mois, il y a comme un étonnement sourd dans mon corps. Quelque chose de suspendu dans ce temps abstrait qui est celui de ma solitude. Je remonte la couette sur mes épaules et comme chaque soir, allongée sur le dos, je pose une main sur mon cœur, une main sur mon sexe, et m'applique à fermer les yeux.

« *Tasukete.* » Le fantôme se reprend, recommence. Répète. Il saisit un verre à côté du verre, le porte à côté de ses lèvres. La commissure se déplace, glisse, investit latéralement un autre plan de l'espace, à l'écart de la joue. La langue se fige, elle semble se prendre pour le verre. Les lèvres cherchent la langue, ou le verre.